

## L'homme navré

Jacques Brault. *Agonie*. Montréal, Boréal Express, 1985

Guy Cloutier

---

Number 21, December 1985, January 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20390ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Cloutier, G. (1985). L'homme navré / Jacques Brault. *Agonie*. Montréal, Boréal Express, 1985. *Nuit blanche*, (21), 4–4.



## L'HOMME NAVRÉ

*Ne plus avoir de désir, c'est à la fois chose courante et chose compliquée. Sauf si quelqu'un est mort à lui-même ou n'est pas né à lui-même; on n'échappe au désir que pour être repris par le désir. (...) On change de désir, on ne change pas.*

Imaginez un personnage: un homme terne, éteint, gris. Il est professeur à l'université. Vous entendez déjà le tumulte des classes, les regards méprisants des étudiants ou ceux chargés de pitié des étudiantes. Cet homme gris, comme ce carnet gris qu'il lui arrive de sortir de son veston pour y lire une note, une réflexion ou une citation. On imagine tout de suite les jeux de mots faciles, les ragots et les rumeurs. À l'évidence, cet homme intrigue. Son regard fade attire... l'attirance du vide, le secret et son vertige.

Imaginez son cours: sur le thème du beau et de la beauté — lui! si terne! —, un cours construit à partir d'un poème d'Ungaretti. Un très court poème où il est question d'un oiseau qui traverse la mer. La mer ne lui offre aucun point d'appui, aucune aire de repos, si bien qu'il sent sa fin approcher avec le rivage. Alouette ou caille, qu'importe!

*L'oiseau mourant se refait une enfance, c'est une façon de se choisir une mort décente. Le premier buisson venu conviendra. On y fera son nid définitif. Se cacher pour mourir, suprême discrétion.*

L'idée peu à peu a fait son chemin: le destin de l'oiseau trace celui de cet homme. Dix ans plus tard, vous revoyez donc cet ancien (votre?) professeur à l'occasion de la projection d'un film sur le Népal. Vous le suivez à la sortie, sans savoir

s'il vous a reconnu, intrigué par celui dont vous aviez perdu toutes traces et que vous avez reconnu sous ses vêtements fatigués, jusque sur un banc du parc Lafontaine, près de l'étang. Vous a-t-il seulement reconnu? Et quand il s'est endormi, est-ce volontairement qu'il a déposé son carnet gris — son fameux carnet gris — sur le banc, comme pour vous l'offrir? Feignait-il alors le sommeil? Plus tard, bien au chaud dans votre salon, vous relirez le carnet, un peu coupable tout de même de le savoir si seul dans une froide nuit de la mi-octobre. Mais, votre curiosité est plus forte et vous fouillez dans son carnet comme dans sa vie intime. Vous vous souvenez de chaque mot du poème et en fil en aiguille vous remontez jusqu'au jour de l'examen où vous aviez été sidéré par son absence. Invité à participer à un congrès. Lui! En France! Comment est-ce possible? C'était au mois de mai, en 1968, et son séjour en France, vous l'apprenez, ne devait durer que 48 heures. Il avait dû regagner la Belgique où il allait faire la connaissance de... Au fait, comment se nomme-t-elle? Le carnet cite-t-il seulement son nom? Et c'est ainsi que vous remontez jusque dans son enfance. Mais *il n'y a pas d'enfance. Il n'y a qu'une détresse muette et qui se met à bruir plus tard, quand il est trop tard. Vous vous dites: l'enfance ne dure pas. On finit toujours par l'assassiner. On traîne son cadavre au long de l'existence. Vous pensez à l'enfant qu'il était: la cour arrière et de l'autre côté de la clôture, la voisine. Les planches pourrissent, puis cèdent. Conversations d'enfants. Peau d'âne. Les buissons de l'enfance suivi de l'inévitable déménagement. La solitude, la mère... le silence... le désir qui ne se...*

Pendant son retour d'Europe, sa mère meurt. Mais cela ne l'empêchera pas de faire un détour par Montpellier, Vermont, si bien qu'il ne reviendra à l'appartement que trois jours après l'enterrement. Lui que l'on disait lié d'une façon presque malade à sa mère. Ne racontait-on pas que...

Vous songez à sa douleur. À sa délivrance. À quelque chose qui devait ressembler à un grand refus. Ne venez-vous pas d'apprendre, en feuilletant son carnet gris, que cet homme avait tout quitté pour vivre une existence de semi-clochard: garçon de ferme, cueilleur de pommes, déblayeur de rue... De plus en plus clochardisé, de plus en plus retiré en lui-même. *Et le silence en lui devint total, (...) quelque chose qui doit tenir plus du vide corporel que de l'absence à soi-même.*

Imaginez toute une vie annoncée par un simple poème. Imaginez... un roman écrit à partir de ce poème. Imaginez ce récit succinct, cette parole précise, vive...

Imaginez... Imaginez... Mais il vous manquera toujours le plaisir intense d'en lire chaque phrase, d'en savourer la délicate ironie, la tendresse... d'en apprécier... Attendez! Lisez plutôt ceci: Alouette, caille, chardonneret, quand vous reviendrez du soleil, quand vous rentrerez au pays agonisant, vos ombres se déchiquetant aux aspérités du sol, chantez, je vous prie, chantez à vous étouffer. ■

Jacques Brault. *Agonie*. Montréal, Boréal Express, 1985, 6,95 \$. Le roman a valu à son auteur le Prix du Gouverneur général.